



JIN Yucheng
BATTRE
LES CARTES



Éditions Picquier

JIN Yucheng

BATTRE LES CARTES

Illustré par l'auteur

Traduit du chinois
par Stéphane Lévêque et Yannan Wu
avec le concours d'Alexandre Pateau



Éditions Picquier

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

Titre original : *Xipai niandai*

© 2016, Jin Yucheng

© 2022, Editions Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

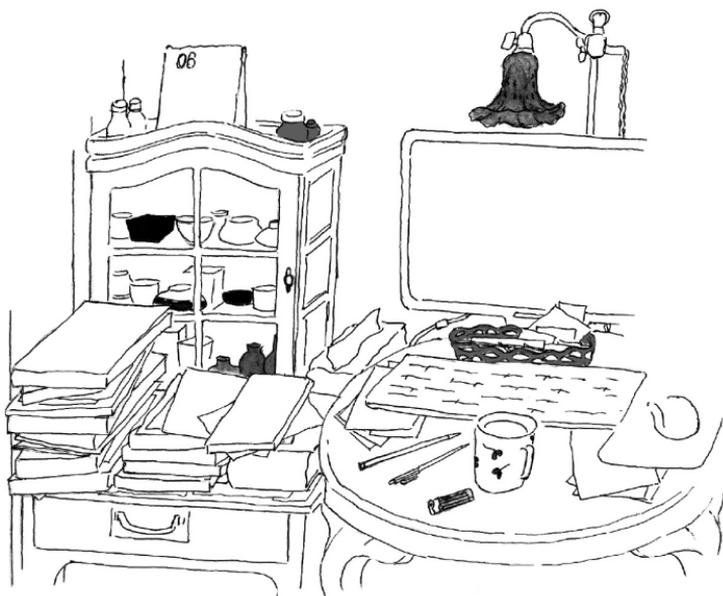
www.editions-picquier.com

Illustrations intérieures et de couverture : © Jin Yucheng

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1508-8

L'ALBIZZIA DES ADIEUX



Agenouillée depuis quatre heures dans une pièce du premier étage, Tante Aînée, la domestique, ne cessait de pleurer.

Elle avait caché des bijoux précieux – des boucles d’oreilles serties de diamants, une bague à chaton de jade, un collier de perles du Sud disloqué – dans une coquille d’œuf vide qu’elle avait délicatement recollée avec du sparadrap, avant de la déposer parmi d’autres vrais œufs; une jeune révolutionnaire, vendeuse d’œufs à l’étal dans le passé, avait remarqué la différence de poids et immédiatement découvert le pot aux roses. Quand elle avait appris la nouvelle, la mère de Betty était entrée dans une colère noire, jamais elle n’aurait imaginé que Tante puisse se montrer si rebelle au mouvement révolutionnaire. Elle s’était donc rendue auprès du responsable de l’équipe de confiscation des biens pour préciser qu’elle n’avait rien à voir avec sa domestique qui n’avait commis un acte aussi méprisable que parce qu’elle venait d’un milieu humble. Elle pensait l’explication fondée et raisonnable, sans soupçonner que le responsable, furieux, rejetterait

pareille justification. La mère de Betty avait elle aussi été traînée sans ménagement dans la pièce où elle avait dû se mettre à genoux pour sa punition. Elle se tenait docilement sur ses genoux, tremblant d'incompréhension et clamant qu'elle se moquait éperdument de ses bijoux car elle savait bien que ceux-ci n'étaient plus d'aucune utilité depuis 1949.

Plus tard, quand elle lirait le roman *Tempête* de Zhou Libo, Betty découvrirait le passage où la femme du propriétaire terrien dissimulait dans son linge hygiénique une bague en or qui finissait par tomber par terre en tintant. Et elle se souviendrait alors de Tante Aînée.

Depuis une semaine, la maison était mise à sac et la fouille n'était toujours pas terminée. Le soir où l'équipe révolutionnaire s'était présentée à son domicile, le père de Betty portait depuis longtemps de vieux vêtements râpés de domestique et avait retiré sa montre en or Omega de la série Constellation ; immobile à la porte de la salle à manger, il attendait que l'on décide de son sort. Il avait remis les clés à la foule et quelqu'un avait renversé par mégarde une bouteille de bourbon posée sur la table. C'était un soir d'août, le ventilateur du plafond peinait à brasser l'air. Une odeur enivrante avait soudain envahi la pièce, et les curieux avaient été encore plus nombreux à s'y engouffrer. Les nouveaux venus avaient l'impression de pénétrer dans un autre monde, et même s'ils s'y étaient préparés, même s'ils savaient qu'ils n'allaient pas assister à un opéra de Shaoxing, une fois sur place, cet univers les engloutit d'un seul coup : ils avaient soudain l'impression d'être pieds et poings liés devant un spectacle qui violentait

leurs sens. Même si la scène se comprenait sans explication, les événements les plongeait dans la plus grande confusion. On alluma une à une les lampes de la demeure, les membres de l'équipe de confiscation ouvrirent la porte du jardin et y firent pénétrer le tricycle chargé d'instruments à percussion, d'articles de bureau, de couvertures et de seaux. A l'étage comme au rez-de-chaussée, des pas maladroits martelaient le sol ; l'agencement des pièces désorientait les visiteurs.

Des équipes bruyantes étaient rassemblées dans toutes les ruelles alentour. Dans les grandes vitrines du magasin *Van Shing* de la rue Huaihai (le magasin d'alimentation n° 2, aujourd'hui démoli), nombre de marchandises suspectes issues des perquisitions étaient exposées pour la nuit : vins importés, conserves, petites bouteilles d'eau minérale Alpen, et vingt-quatre boîtes de havanes. Tout était hors d'âge et couvert de poussière, au point que les boîtes de conserve, gonflées, collées les unes aux autres, menaçaient d'éclater, et toutes les étiquettes s'étaient détachées. Une foule dense se pressait dans la boutique d'articles d'occasion de l'avenue du Shaanxi, gérée par l'Etat, pour vendre quantité de vieux livres, de vieux journaux et de 78 tours. Certains propriétaires y avaient été traînés de force par les employés pour céder les objets qu'ils possédaient, sans espoir d'en retirer le moindre sou.

En plein cœur de l'été, le cinéma du *Lac de l'Est* projetait encore le film soviétique *La Chute de Berlin*. Dans le cinéma *Shanghai* de l'avenue Fuxing, à la fin de chaque séance, on ne pouvait empêcher la pluie d'éventails en papier, accrochés au dos de chaque siège, que les garçons du même âge que Betty lançaient du haut

du balcon. Depuis longtemps déjà, les cours avaient été suspendus au lycée *Changle* qu'elle fréquentait. Elle venait juste d'achever son année de collège quand elle avait vu la foule investir l'église catholique voisine de son établissement, là où se dresse aujourd'hui l'hôtel *Jin Jiang*. Quelques jours plus tard, elle se glisserait sous cette mystérieuse voûte où les clameurs avaient été ensevelies sous les décombres, l'autel renversé dans la pénombre, où les vêtements polychromes des statues abattues formaient un tas de débris bariolés. Des chats erraient en silence, des moineaux volaient çà et là, ce lieu semblait devoir traverser un silence sépulcral dans l'espoir de sa future résurrection.

Depuis que la confiscation avait commencé, le soir, les ouvriers se rassemblaient dans le *lilong* autour d'un triporteur pour manger, tandis que le cuisinier de l'usine chargé de verser dans leurs bols en émail de la soupe de courge déjà tiède espérait repartir au plus vite à l'usine sur son engin. Quand ils avaient terminé leur soupe, ils avaient l'habitude de laver leur bol ou bien de prendre le frais à la porte; de robustes gaillards surgissaient du renforcement sous l'escalier, ôtaient leurs vêtements tout empoussiérés, posaient par terre cordes et marteaux, et prenaient le temps de griller une cigarette. Rien ne les distinguait des ouvriers qu'ils étaient d'ordinaire, mais leur tâche avait changé. Ils séjournèrent dans cette belle maison depuis quelques jours seulement, mais ils étaient déjà aussi à l'aise que dans leur atelier. Ils soumettaient à un examen rigoureux tous les endroits qui leur semblaient suspects dans ce repaire de capitalistes (cheminées, conduits de fumée, placards, baignoires, grilles d'aération, escaliers,

plinthes, plafonds, garages, fourneaux à gaz, et aussi les glacières, qu'on refroidissait avec des pains de glace), ils scrutaient dans le jardin d'agrément les parterres et pots de fleurs, particulièrement ceux de l'allée, examinaient avec le plus grand soin chaque pavé noir, car si un faux pavé en ciment se trouvait au milieu, il y avait fort à parier qu'il dissimulait un lingot d'or. D'après une note confidentielle ayant circulé parmi les cadres du Parti, on avait ainsi récupéré de nombreux lingots de dix onces dans la résidence d'un particulier du district de Xuhui. Meubles, tapis, réfrigérateur, télévision, téléphone en bakélite à cadran : tout avait été chargé dans un camion par les ouvriers et apporté à l'usine pour exposer le butin confisqué, ou bien transporté au magasin d'articles d'occasion de la rue Huaihai, communément appelé *A la bonne occase*, pour y être sur-le-champ revendu à prix sacrifié. Les meubles, le piano et le réfrigérateur étaient si pesants qu'il avait fallu recourir à plusieurs ouvriers habitués à soulever de lourdes charges pour tout faire descendre par les fenêtres.

Le coffre-fort du propriétaire ne contenait guère d'argent liquide ; enveloppés dans des feuilles de papier frappées d'un sceau datant d'avant 1949, les lingots d'or semblaient n'avoir jamais été déballés. Malles et valises renfermaient nombre d'ustensiles en or et en argent, des couverts précieux, des flacons à double goulot de toutes tailles (appelés flacons « canards mandarins »), toutes sortes de bouddhas et de chandeliers, brûle-encens, brûle-parfums, petits bassins lave-mains, vases à fleurs et pagodes d'environ un pied neuf pouces de haut, le tout en argent massif ; dans les chambres des

enfants, les joujoux en argent (voitures, charrettes, enclos, ponts, barques à auvent, figurines pilant le riz, dînettes...) témoignaient qu'on avait affaire aux biens de famille d'un bijoutier prêteur sur gages. Ils brillaient faiblement à la lueur des lampes électriques de soixante watts. Le tic-tac lancinant de l'horloge à balancier résonnait dans l'ombre. Bientôt, la famille du propriétaire fut rassemblée dans la petite pièce réservée aux domestiques. Un responsable avait fermé les autres pièces à double tour. Les gardiens s'endormirent par terre, allongés sur une natte au seuil de chaque porte, disposition dictée par l'expérience. L'odeur d'alcool dissipée, toute la maisonnée plongeait peu à peu dans la fraîcheur, déjà la nuit était profonde, un souffle d'air entrant par les fenêtres grandes ouvertes, on entendait au loin flotter sur le Huangpu le son intermittent des sirènes des bateaux, et pour tous ceux qui venaient de s'abandonner dans les bras du sommeil, cette nuit-là resterait inoubliable.

En 1965, l'année qui avait précédé le début de la Révolution culturelle, des jeunes gens à la mode, garçons et filles, étaient invités à venir danser chez le cousin de Betty. Pendant ces fêtes, qui se tenaient toujours le samedi soir, Betty entendait de retentissants glissandos de saxophone et de vifs pas de danse sur le parquet du salon. La mère de Betty était furieuse contre le cousin et recommandait à sa fille de tenir ses amis à distance. « Ces jeunes gens-là n'ont aucun avenir ! » disait-elle. Les organisateurs du bal et les invités, qui appartenaient tous à la bourgeoisie, n'avaient pas plus réussi le concours d'entrée à l'université qu'ils n'avaient pris la décision de partir pour le Xinjiang – comme

il était alors de mise à Shanghai – pour travailler la terre auprès des paysans, et ils se souciaient comme d'une guigne d'être traités de « racaille ». Le cousin avait souvent ses mèches rebelles tirées en arrière, portait une chemise hawaïenne et des chaussures à bout pointu, possédait deux bicyclettes de la marque Trois Fusils, la Rolls des vélos, aimait les nouveaux microsillons et l'exposition industrielle du Japon qui s'était tenue à Shanghai. Il avait aussi construit un pigeonnier sur le balcon.

La nuit, les pigeons roucoulaient sans répit, ne cessant de rappeler à Betty que si un jour sa famille venait à déménager, les volatiles mourraient certainement de faim ou finiraient mangés. Cette pensée la réjouissait, car elle n'éprouvait pas la moindre sympathie pour ces pigeons. Il avait fallu que cette demeure traverse une révolution pour que Betty elle-même change de vie, et ceux qui habitaient ici finiraient tous par quitter ces lieux pour devenir de pauvres chiens errants. En son for intérieur, elle se félicitait de leur infortune, espérant que son voyou de cousin qui dormait à l'étage en sangloterait ou ferait grise mine.

Sa mère lui montra le document officiel d'« attribution de logement ». Les caractères en pattes de mouche désignaient leur nouveau quartier résidentiel et Betty fit cette remarque : « Un quartier ouvrier ? Génial ! » Sa mère la regarda, interloquée. « Comme ça, je ne verrai plus mon cousin, dit Betty, je ne peux pas le sentir ! »

« Quelle idiote ! » murmura sa mère en s'éloignant, agacée. Mais en présence de l'équipe de perquisition, elle n'en dit pas davantage, domina son irritation, emporta jusqu'à sa chambre au plancher jonché de papiers et de

détritus une malle en rotin qu'on l'autorisait à prendre avec elle. Un peu dégoûtée, Betty décida de ne plus suivre du regard cette femme mal peignée, sans maquillage, vêtue d'une vieille *qipao*. Elle descendit les escaliers en trombe, attendit que son cœur s'apaise, et s'approcha lentement du couloir menant au garage.

Une demi-heure plus tard, portant couettes, jupe bleue et chemise blanche, Betty arrivait rue Nouvelle-Joie, devant une maison gardée jour et nuit par des hommes et des femmes depuis que l'équipe de confiscation avait investi les lieux. Elle aperçut A Bao qui s'apprêtait à sortir, mais venait d'être stoppé par un ouvrier à l'entrée. Celui-ci ouvrit son paquet de Labeur avec le long ongle de son petit doigt et dévisagea A Bao : « Où tu vas comme ça ? Ça fait longtemps qu'y a plus école ! » Embarrassé, A Bao restait figé. Au même instant, tous deux aperçurent Betty à deux pas de là. « Y a pas l'feu au lac ! » dit l'ouvrier en sortant une cigarette de son paquet. Il la glissa derrière l'oreille d'A Bao et s'approcha de lui pour pratiquer une fouille minutieuse. Les résidents qui sortaient, A Bao y compris, avaient l'habitude de ces fouilles au corps. Il leva bien sagement les mains et n'eut un léger recul que lorsque la palpation s'orienta vers son entre-jambe. Agrippant fermement le pantalon d'A Bao, l'homme se tourna vers l'ouvrière qui se tenait près de lui et sourit, révélant une dentition d'une parfaite blancheur. D'abord, celle-ci ne réagit pas, mais tout à coup, elle cria à l'homme : « Qu'est-ce que tu fous, sale con ? »

Le tramway vert de la ligne 24 approchait : *Ding! Dang! Ding! Dang!* On entendait dans le voisinage

des bruits de gongs et de tambours : *Ge-dong, ge-dong, ge-dong...*

« Ce sont les enfants qu'ils tiennent le plus à l'œil, dit A Bao. On dit que certaines familles se servent d'eux pour faire sortir des objets de la maison. »

Betty resta muette. Au moment où ils prirent la rue Sud du Shaanxi, ils aperçurent la cime d'un albizzia en fleurs surgie au-dessus des tuiles.

Betty désespérait de dénicher une branche entière, et elle avait cherché ce spécimen un peu partout. Un jour où A Bao et elle rentraient chez eux, au moment où ils allaient se quitter, un albizzia solitaire dressé vers le ciel avait traversé leur champ de vision au fin fond d'une ruelle, tel un décor de papier ou un arbre-esprit.

A présent, ils voyaient des oiseaux rose pâle nichés dans l'arbre, de furtifs plumets roses au milieu des feuilles vertes. C'étaient les fleurs de l'albizzia.

Au premier plan, une troupe nombreuse s'agglutinait à l'entrée de la ruelle. Les discussions allaient bon train : « Il s'est pendu ? Il est mort ? Non, c'est vrai ? A quel numéro ? Quel bâtiment ? » Soudain, une ambulance arriva. Tendue à la portière, une grande main agitait une cloche, *dang-dang-dang-dang* : « Laissez passer ! Écartez-vous ! Mais écartez-vous ! Un suicidé, vous parlez d'un spectacle ! Qu'est-ce qu'il y a de beau à voir ? Laissez passer, bon sang ! »

Et c'est au cours de cette inoubliable période de confusion qu'une branche d'albizzia, une branche entière avec ses bourgeons, ses feuilles et ses fleurs épanouies ou en boutons, se retrouva dans l'herbier de Betty.